

ZAKHAR PRILEPINE

Le singe noir

roman traduit du russe
par Joëlle Dublanche

ACTES SUD

À quel moment me suis-je perdu, c'est ce que je voudrais comprendre...

On marche péniblement, derrière soi on tire un fil, on s'amenuise, on a l'impression qu'on va devenir plus petit que le trou d'une aiguille, plus fin que le fil qui y est entré et s'est divisé en une multitude de menus fils, plus fin que le plus fin d'entre eux, et soudain on s'échappe des limites de son moi, non pas du côté de la non-existence, mais dans la direction opposée, celle du néant où l'on m'expliquerait tout.

À peine m'étais-je trouvé ici, en effet, que je m'étais perdu, empêtré dans les bras de mes parents, alors que je savais tout juste marcher, et ils me lançaient comme un petit bateau ventru sur la terre ferme : Viens! – C'était une voix d'homme bourru. Allez, allez, viens vers moi, maintenant! – La voix était féminine et tendre.

C'était où, chez vous? Pourquoi m'appelais-tu, toi le peintre qui sentais le tabac, avec des mains roussies par les couleurs? Pourquoi m'appelais-tu, toi qui sentais le lait, avec tes mains blanchies par les lessives? Je suis venu vers vous, et alors, que dois-je faire maintenant? Dessiner, laver?

Ou bien me suis-je perdu dans ma banlieue un jour que j'avais grimpé sur un arbre : je m'étais soudain figé, engourdi, la tête vide de toute pensée, jusqu'à ce que les voix des gamins du voisinage qui ne savaient plus où j'étais, se taisent, se dissolvent dans le brouillard – et tout à coup, sur l'autre rive boueuse de la rivière bleuâtre à côté de laquelle nous nous amusions, j'avais aperçu une vieille femme en noir qui marchait lentement et tranquillement, comme le Fils de Dieu sur le tableau d'un peintre ; lorsque par la suite je vis ce tableau, je reconnus tout de suite cette vieille femme, sauf que la mienne avait des bras étrangement longs qui arrivaient presque au sol. Je me précipitai alors du haut de mon arbre, en laissant des lambeaux de peau blanche sur les branches cinglantes et rugueuses.

Lorsque j'arrivai chez moi, je compris soudain que ce n'était pas du tout une vieille femme. Mais qui était-elle ? Et où allait-elle ? À cet endroit, il n'y avait pas de pont sur la rivière ! Qu'avait-elle fait lorsqu'elle était arrivée devant l'eau sale ?

Ou alors m'étais-je perdu dans la grande ville où je regardais les enseignes des magasins – je savais déjà lire et au début je comprenais le sens des lettres, mais brusquement je l'avais ensuite perdu : avec une éblouissante évidence, il fut clair, pour l'enfant que j'étais et qui raisonnait à peine, que les mots étaient dénués de sens, ils se désagrégeaient en même temps que leurs significations imaginées, dès qu'on les effleurait, tout simplement parce que c'est nous qui avons inventé ces significations et ces mots eux-mêmes. Et l'absurdité de cette invention était aveuglante. Où aller, dites-moi, lorsque tout s'écroule, comme les lettres de l'enseigne que l'on peut ramasser avec une pelle et jeter

par la porte, dans l'obscurité, afin que l'unique étoile s'étrangle devant notre incroyable bêtise ?

Mon portable, qui était en mode vibreur, se mit à bouger. Il ressemblait à un wagon oublié, qui à l'aveuglette, sans gouvernail et sans voiles, cherche sa voie.

Après avoir admiré son dos lisse, je renonçai à le frapper de mon poing pour qu'il se calme, et me décidai à prendre la communication.

— On vous demande de passer, me dit la secrétaire du rédacteur en chef.

Je travaille dans un journal.

Dans un grand bâtiment, avec quinze autres personnes qui élaborent des dossiers d'une médiocrité diverse.

J'essaie de ne pas frayer avec mes collègues, et j'y arrive. Aucun d'eux n'a d'enfants, c'est pourquoi ils dorment tous plus longtemps et n'arrivent au travail qu'à l'heure du déjeuner. Moi, j'ai des enfants. C'est pourquoi, après les avoir conduits au jardin d'enfants, à huit heures et des poussières, je tape déjà sur mon clavier, et à l'heure du déjeuner je remets mon travail et je file. Dans le meilleur des cas, je croise quelqu'un qui monte l'escalier.

Le rédacteur en chef est vautré dans son fauteuil, derrière une longue table, et il fait continuellement tourner dans ses gros doigts ses clefs assorties d'une multitude de breloques. Il rit à gorge déployée plus souvent qu'il ne parle. Il rit aux éclats quand il vous salue, il rit à chaque réaction de son interlocuteur, lui-même a du mal à parler tellement il rit, et il s'étrangle carrément de rire au moment où l'on prend congé.

Après avoir ri tout son saoul, il me dit qu'il y avait une opportunité pour aller dans un musée de cire, ou

dans un *terrarium*, il ne savait pas très bien, et que je serais accompagné de Slatitsev, “... vous vous connaissez, je crois?”. J’acquiesce d’un signe de tête, j’obtiens en réponse un éclat de rire – j’ai dû hocher la tête d’une façon comique – et il poursuit : “... regarde un peu cette exposition, et nous déciderons ensuite de ce que nous en ferons, ce matériau peut nous être utile”, et il termine par un “ha ha ha. Ha.”

Lorsque je le quittai, le rédacteur en chef tremblait et postillonnait comme une énorme bouilloire charnue en ébullition.

En revanche, Slatitsev, que je connaissais depuis longtemps, m’accueillit plutôt fraîchement.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, me dit-il comme s’il s’adressait à quelqu’un d’autre, qui t’a fait entrer ici?

Slatitsev avait les dents de travers, et il me méprisait en secret.

Nous marchions dans un couloir aux murs bleu sale, qui résonnait à nos pas. Il se retourna une fois encore, me comparant à l’idée qu’il avait de moi. Tout concordait : une nullité qui, pour des raisons incompréhensibles, avait eu de la chance, et cette nullité, c’était moi.

Nous nous étions connus plusieurs années auparavant à un séminaire de littérature. Slatitsev, à cette époque, avait le sourire facile, son regard était alors très attentif et direct. Il avait écrit un roman inspiré de la vie étudiante, il en avait toujours un exemplaire photocopié, et il en lisait de longs extraits si quelqu’un avait l’imprudence de lui demander : “Et qu’est-ce que vous avez... là?”

J’avais moi-même feuilleté son ouvrage, à la recherche, bien sûr, de scènes chaudes entre étudiants,

et j'avais été récompensé dès la troisième page. La revue *Novaïa Younost'* l'avait publié sous une forme abrégée. C'est là que s'acheva la carrière littéraire de Slatitsev ; en revanche il se retrouva brusquement dans un vaste et bel immeuble où siégeaient des messieurs du gouvernement ; il avait un poste subalterne, et s'occupait de questions qui m'étaient incompréhensibles.

Un jour, nous nous croisâmes par hasard dans un couloir à haut plafond dont les immenses fenêtres étaient ornées de rideaux qui semblaient tissés d'or.

— Tu écris toujours ? me demanda Slatitsev, qui avait grimacé en me voyant.

Je lui répondis. Pendant toute la conversation, il n'eut pas un sourire malgré tous mes efforts pour le dérider. “Comment se fait-il que tu n'aies pas ton roman avec toi ?” lui avais-je demandé, par exemple, en désignant d'un signe de tête l'endroit où il le portait toujours : sous le bras.

Nous allions à présent vers le premier poste de contrôle. Mon passeport* était dans la poche arrière du pantalon léger que je portais.

L'homme au guichet – manche d'uniforme de policier, poignet velu – examina mollement le passeport ouvert, me tendit en guise de laissez-passer un carré en plastique.

On ne laissa pas Slatitsev aller plus loin. Je continuai mon chemin en compagnie d'un lieutenant de police sec et musclé.

Slatitsev me suivit du regard. J'eus l'impression qu'il grinçait des dents.

Ce couloir était beige et infiniment plus clair.

* Passeport intérieur, correspondant à une carte d'identité. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Une minute plus tard, l'officier ouvrit une porte immense, me fit un signe de tête et s'en alla.

Le jeune commandant qui était derrière cette porte, dans une pièce où tout était tiré au cordeau, appuya sur une touche du téléphone. Il attendit un bon moment qu'on lui réponde, le regard fixé sur son bureau. J'aurais pu écrire ici : je regardai autour de moi – si toutefois j'avais eu quelque chose à regarder. Nous étions dans un cube de pierre. L'homme devant son téléphone avait prononcé mon nom à voix haute et avait immédiatement reposé le combiné après avoir obtenu une réponse très brève.

Au bout d'un instant, un homme d'une trentaine d'années, grand, brun, vêtu d'un jean et d'un T-shirt sans manches, vint me chercher. Il avait la peau d'un rose mat, des yeux légèrement proéminents et enflés, des lèvres qui avaient quelque chose d'africain. Il se présenta : "Maxime Milaïev!" et me donna une poignée de main ferme et chaleureuse, qui semblait dire : "Si j'ai bien compris, on peut vous faire confiance, donc on y va."

Le couloir était, cette fois, d'un blanc immaculé, il y avait une vingtaine de pas jusqu'à l'ascenseur.

C'est un gars sympa, me vint-il à l'esprit. C'est même étrange. Est-ce qu'une nouvelle génération a vu le jour, pour qu'ils se sentent le droit de montrer un visage agréable dont on ait envie de se souvenir?

La cabine de l'ascenseur était vaste et agréablement parfumée ; nous descendîmes – à une profondeur importante, me sembla-t-il.

— On m'a dit que c'était un laboratoire, en fait on dirait plutôt une prison, dis-je.

— Vous êtes déjà allé en prison? me demanda mon compagnon en souriant.

Je lui rendis son sourire.

Après avoir franchi le dernier poste – quatre hommes armés jusqu’aux dents en tenue camouflée, une large porte s’ouvrant automatiquement –, nous arrivâmes dans un lieu étrange qui sentait le savon et ressemblait à un énorme wagon, mais sans fenêtres. Les portes s’ouvraient elles aussi comme celles d’un train.

Maxime tira la première avec effort, elle glissa vers la gauche, découvrant une pièce vitrée où il y avait un lit, une petite table, et quelques livres sur une étagère.

Sur le lit était assis un homme qui nous regardait tranquillement à travers la vitre.

— Il ne nous voit pas, dit Maxime. C’est une glace sans tain.

Maxime semblait attendre de moi une question, mais je m’abstins de la lui poser.

— C’est Salavat Radouïev, crut-il bon de préciser ce que je voyais de mes propres yeux.

— Celui que vous avez tué en prison, ajoutai-je simplement.

— En effet, me répondit-il sur le même ton.

Radouïev était assis, immobile ; il ne portait pas de barbe et ressemblait à un gentil mongolien.

Ses yeux souriaient avec une onctueuse douceur.

— À dix-huit ans, il était plâtrier dans le bâtiment ; à vingt et un ans, membre du comité du komsomol d’Ingouchie ; à vingt-neuf ans, général de brigade, organisateur de nombreux actes terroristes ; il a survécu à au moins deux attentats, il a préparé des groupes spéciaux pour provoquer des explosions dans des centrales nucléaires ; on l’a arrêté, il est mort à trente-cinq ans dans une prison de Kolysamsk, et a été enterré conformément au règlement stipulant de ne pas rendre le

corps des terroristes à leurs familles pour être inhumés, récita Maxime à toute allure.

— Surnom : le Titanic, ajoutai-je. Parce qu'il a reçu une balle dans la tête, et qu'à la place de son os frontal en miettes, on lui a mis une plaque de titane.

— Qui, en fait, n'existe pas.

— Bon, rien de nouveau... à part le fait qu'il soit ici comme dans un aquarium. Qu'est-ce que vous faites avec lui ?

— Nous analysons son comportement, dit Maxime, et il referma la porte qui fit entendre un roucoulement doux. Radouïev, qui n'avait pas bougé, sourit jusqu'à ce qu'elle se ferme entièrement.

— On ne peut pas lui parler ? demandai-je en regardant la porte.

— Non.

— Là, c'est... fit Maxime, pensif, devant la porte suivante, c'est à proprement parler une SDF. Elle a trente-quatre ans. Bien qu'elle semble... beaucoup plus âgée. Elle a tué les uns après les autres ses six nouveau-nés. C'était tantôt la poubelle, tantôt un trou dans la glace, la fois d'après un couteau de cuisine... Il y en a un qu'elle a tout simplement oublié : il est resté dans l'appartement plusieurs jours, jusqu'à ce que...

La femme se frottait furieusement les yeux de la paume de ses mains. Ses oreilles semblaient toutes desséchées et se desquamaient, elle avait très peu de cheveux. De sa jupe dépassaient deux pieds blancs dont les orteils pointaient dans toutes les directions, comme s'ils voulaient, chacun, s'en aller où bon lui semblait.

La porte se referma. Nous fîmes encore dix mètres jusqu'au box suivant.

Ici vivait un violeur : paupières tombantes, bras pendants, joues tombantes, lèvres pendantes, épaules tombantes. Si on l'avait déshabillé, tout sur lui aurait semblé avoir été accroché et cousu à la va-vite. Le front était mou : aurait-on pris dans ses mains cette tête répugnante qu'elle en aurait gardé l'empreinte des doigts.

Dix mètres encore plus loin.

Dans des box voisins se trouvaient deux tueurs à gages au grand front. Le premier avait un œil extrêmement mobile et l'autre littéralement envahi par des excroissances de peau ; quant au deuxième individu, on ne parvenait pas à distinguer ses petits yeux dans leurs orbites.

Le dernier box était le plus grand ; il comportait plusieurs cellules, le long desquelles on pouvait passer dans un couloir spécial éclairé par une lumière bleue clignotante.

Dans ces cellules, il y avait cinq enfants d'allure insignifiante, qui étaient debout ou assis, ou qui marchaient lentement.

Leurs visages étaient ordinaires, ils n'étaient ni monstrueux ni beaux : l'un était châtain clair, un autre brun, le troisième avait des cheveux de différentes couleurs – roussâtres avec une touffe de cheveux poivre et sel. Du quatrième, on ne savait s'il était rasé, ou s'il avait souffert d'une maladie précoce qui l'avait privé de sa chevelure ; il était assis le dos tourné et regardait, semble-t-il, l'unique fille du lieu qui dessinait, avec un très gros feutre marron, un motif incompréhensible sur une feuille blanche.

Elle serrait mollement le feutre dans son poing.

Maxime restait silencieux.

— Des bébés coucous qui ont fait tomber la portée d'un autre nid ? demandai-je avec intérêt.